

peine tant est douce la caresse qu'ils en reçoivent. Posés avec grâce par quelque fée lunaire, des groupes de vieux saules attendent le lever de la lune qui les argentera ; et, dans cette première descente de l'ombre, ils ont, sous leurs basses branches, des refuges propices où il ferait bon pour des amoureux venir s'asseoir... Et puis brusquement, à l'extrémité de cette plaine si douce, si accueillante, semblait-il, aux bonheurs humains, les crêtes des Hauts-de-Meuse surgissent, ligne austère qui se détache sur un fond encore lumineux et qui fait penser à quelque immense autel d'où monteraient des prières. ”

Mais ces visions de la nature c'est la récompense des belles heures ; avant toutes choses il y a le métier, les hommes à commander, à soutenir et à aimer. Ce professeur d'une grande université, cet écrivain, cet orateur pense d'abord à être un bon sergent, en attendant de pouvoir être un bon officier. Il se sentait soutenu, dans son rôle de chef, par son admiration pour ses hommes. Dès le second mois de la guerre, il écrivait : “ Il faut nous armer de patience, faire au jour le jour notre besogne et rester confiants dans le triomphe de la justice. A ce point de vue on peut prendre ici d'admirables leçons : il y a des hommes qui savent que leurs maisons sont pillées, brûlées, que leurs femmes et leurs enfants ont dû s'enfuir, qui ne savent pas, depuis six semaines, où vit ce qu'ils ont de plus cher, ni même s'il vit, et qui, dans cette grande détresse intérieure, continuent à rester calmes, à faire bon marché d'une souffrance qu'ils taisent fièrement et ne veulent penser qu'au péril commun. ” Sur la valeur morale de ses territoriaux, sur leur stoïcisme et leur bonne humeur il ne tarit pas ; et surtout il ne cesse d'appeler sur eux la reconnaissance et la générosité des civils. Le 5 mars 1915 il écrit à une petite cousine : “ C'est très beau de ta part de te priver si gentiment de tes petites économies pour rendre un peu plus agréable le